

De leurs manteaux secouer les frimas.
 Sur nos débris Albion nous défie ;
 Mais les destins et les flots sont changeants :
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !
 Nous touchons tous à nos derniers instants :
 L'éternité va se faire comprendre ;
 Tout va finir, l'univers et le temps.
 O chérubins à la face bouffie,
 Réveillez donc les morts peu diligents !
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère ;
 S'il créa tout, à tout il sert d'appui :
 Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
 Et vous, amours, qui créez après lui,
 Prêtez un charme à ma philosophie
 Pour dissiper des rêves affligeants :
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

LES CLEFS DU PARADIS

AIR : *A coups d' pied, à coups d' poing.*

Saint Pierre perdit l'autre jour
 Les clefs du céleste séjour.
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 C'est Margot qui, passant par là,
 Dans son gousset les lui vola.

« Je vais, Margot,
 « Passer pour un nigaud ;
 « Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

Margoton, sans perdre de temps,
Ouvre le ciel à deux battants.
(L'histoire est vraiment singulière !)
Dévots fieffés, pécheurs maudits,
Entrent ensemble en paradis.

« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

On voit arriver en chantant
Un turc, un juif, un protestant ;
(L'histoire est vraiment singulière !)
Puis un pape, l'honneur du corps,
Qui, sans Margot, restait dehors.

« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez moi mes clefs », disait saint Pierre.

Des jésuites, que Margoton
Voit à regret dans ce canton,
(L'histoire est vraiment singulière !)
Sans bruit, à force d'avancer,
Près des anges vont se placer.

« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

En vain un fou crie en entrant,
Que Dieu doit être intolérant :
(L'histoire est vraiment singulière !)
Satan lui-même est bienvenu :
La belle en fait un saint cornu.

« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud ;
« Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.
Dieu, qui pardonne à Lucifer,
Par décret supprime l'enfer.
(L'histoire est vraiment singulière !)
La douceur va tout convertir.

On n'aura personne à rôtir.
 « Je vais, Margot,
 « Passer pour un nigaud ;
 « Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

Le paradis devient gaillard,
 Et Pierre en veut avoir sa part.
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Pour venger ceux qu'il a damnés,
 On lui ferme la porte au nez.
 « Je vais, Margot,
 « Passer pour un nigaud ;
 « Rendez-moi mes clefs », disait saint Pierre.

LE RETOUR DANS LA PATRIE

AIR : *Suzon sortant de son village.*

Qu'il va lentement, le navire
 A qui j'ai confié mon sort !
 Au rivage où mon cœur aspire,
 Qu'il est lent à trouver un port !
 France adoée !
 Douce contrée !
 Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
 Qu'un vent rapide
 Soudain nous guide
 Aux bords sacrés où je reviens mourir.
 Mais enfin le matelot crie :
 Terre ! terre ! là-bas, voyez !
 Ah ! tous mes maux sont oubliés
 Salut à ma patrie ! (*ter*).

Oui, voilà les rives de France ;
 Oui, voilà le port vaste et sûr,
 Voisin des champs où mon enfance
 S'écoula sous un chaume obscur.

France adorée !
 Douce contrée !
 Après vingt ans enfin je te revois ;
 De mon village
 Je vois la plage,
 Je vois fumer la cime de nos toits.
 Combien mon âme est attendrie !
 Là furent mes premiers amours ;
 Là ma mère m'attend toujours.
 Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,
 L'inconstance emporta mes pas
 Jusqu'au sein des mers où l'aurore
 Sourit aux plus riches climats.
 France adorée !
 Douce contrée !
 Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
 Toute l'année,
 Là, brille ornée
 De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
 Mais là, ma jeunesse flétrie
 Rêvait à des climats plus chers ;
 Là, je regrettais nos hivers.
 Salut à ma patrie !

J'ai pu me faire une famille,
 Et des trésors m'étaient promis.
 Sous un ciel où le sang pétille,
 A mes vœux l'amour fut soumis.
 France adorée !
 Douce contrée !
 Que de plaisirs quittés pour te revoir !
 Mais sans jeunesse,
 Mais sans richesse,
 Si d'être aimé je dois perdre l'espoir ;
 De mes amours, dans la prairie,
 Les souvenirs seront présents ;
 C'est du soleil pour mes vieux ans.
 Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
 Qui m'offraient de régner sur eux,
 J'ai su défendre leurs rivages
 Contre des ennemis nombreux.

France adorée !

Douce contrée !

Tes champs alors gémissaient envahis.

Puissance et gloire,

Cris de victoire,

Rien n'étouffa la voix de mon pays.

De tout quitter mon cœur me prie

Je reviens pauvre, mais constant

Une bêche est là qui m'attend.

Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,

Enfin le navire entre au port.

Dans cette barque où l'on se presse,

Hâtons-nous d'atteindre le bord.

France adorée !

Douce contrée !

Puissent tes fils te revoir ainsi tous !

Enfin j'arrive,

Et sur la rive

Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.

Je t'embrasse, ô terre chérie !

Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !

Moi, désormais je puis mourir.

Salut à ma patrie ! (*ter*).

LE VENTRU

OU

COMPTE-RENDU DE LA SESSION DE 1818
AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE...

PAR M***

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Electeurs de ma province,
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.
L'Etat n'a point déperî :
Je reviens gras et fleuri.

Quels dînés,

Quels dînés

Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

} (bis).

Au ventre toujours fidèle,
J'ai pris, suivant ma leçon
Place à dix pas de Villèle (1),
A quinze pas de d'Argenson ;
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.

Quels dînés ,

Quels dînés

Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours,
J'ai parlé, parlé, parlé ;

(1) M. de Villèle était le chef de la droite, M. d'Argenson était un des membres les plus avancés de l'opposition de gauche.

J'ai hurlé, hurlé, hurlé !
 Quels dînés,
 Quels dînés
 Les ministres m'ont donnés !
 Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Si la presse a des entraves,
 C'est que je l'avais promis ;
 Si j'ai bien parlé des braves,
 C'est qu'on me l'avait permis.
 J'aurais voté dans un jour
 Dix fois contre et dix fois pour.
 Quels dînés,
 Quels dînés
 Les ministres m'ont donnés !
 Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

J'ai repoussé les enquêtes,
 Afin de plaire à la cour ;
 J'ai sur toutes les requêtes
 Demandé *l'ordre du jour*.
 Au nom du roi, par mes cris,
 J'ai rebanni les proscrits (1).
 Quels dînés,
 Quels dînés
 Les ministres m'ont donnés !
 Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Des dépenses de police
 J'ai prouvé l'utilité,
 Et, non moins Français qu'un Suisse,
 Pour les Suisses j'ai voté.
 Gardons bien, et pour raison,
 Ces amis de la maison.

(1) En 1818, un grand nombre d'adresses et de pétitions furent présentées à la Chambre en faveur du rappel des proscrits. Une discussion extrêmement vive s'engagea, qui se termina par l'ordre du jour.

Quels dînés,
 Quels dînés
 Les ministres m'ont donnés !
 Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Magré des calculs sinistres,
 Vous paîrez, sans y songer,
 L'étranger et les ministres,
 Les ventrus et l'étranger.
 Il faut que, dans nos besoins,
 Le peuple dîne un peu moins.
 Quels dînés !
 Quels dînés
 Les ministres m'ont donnés !
 Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Enfin j'ai fait mes affaires :
 Je suis procureur du roi.
 J'ai placé deux de mes frères,
 Mes trois fils ont de l'emploi.
 Pour les autres sessions
 J'ai cent invitations.
 Quels dînés,
 Quels dînés
 Les ministres m'ont donnés !
 Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

} (bis).

LES CARTES OU L'HOROSCOPE

AIR : de la Petite Gouvernante.

Tandis qu'en faisant sa prière
 Au coin du feu maman s'endort,
 Peu faite pour être ouvrière,
 Dans les cartes cherchons mon sort.
 Maman dirait : Craignez les bagatelles !
 Le diable est fin ; tremblez, Suzon !
 Les cartes ont toujours raison,
 Toujours raison, toujours raison.

} (bis).

CHANSONS

Amour, enfant ou mariage,
 Sachons ce qui m'attend ici.
 J'ai certain amant qui voyage :
 Valet de cœur ? Bon ! le voici.
 Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.
 L'ingrat l'épouse, ô trahison !
 J'entre au couvent : mon confesseur se damne.
 Les cartes ont toujours raison,
 Toujours raison, toujours raison.

Au parloir, témoin de mes larmes,
 Le roi de carreau vient souvent.
 C'est un prince épris de mes charmes ;
 Il m'enlève de mon couvent.
 Par des cadeaux son altesse m'entraîne
 Jusqu'à sa petite maison.
 La nuit survient, et je suis presque reine.
 Les cartes ont toujours raison,
 Toujours raison, toujours raison.

Je suis le prince à la campagne :
 On vient lui parler contre moi.
 En secret, un brun m'accompagne ;
 Tout se découvre : adieu mon roi !
 Un de perdu, j'en vois arriver douze ;
 J'enflamme un campagnard grison :
 Je suis cruelle, et celui là m'épouse.
 Les cartes ont toujours raison,
 Toujours raison, toujours raison.

En ménage d'une semaine,
 Dans un char je brille à Paris.
 C'est le roi de trèfle qui mène ;
 Mon mari gronde, et je m'en ris.
 Dieu ! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille !
 En ai-je passé la saison ?
 Eh ! non, vraiment, c'est maman qui s'éveille.)
 Les cartes ont toujours raison,
 Toujours raison, toujours raison.

} (bis.)

LES ROSSIGNOLS *bern*

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

La nuit a ralenti les heures,
 Le sommeil s'étend sur Paris :
 Charmez l'écho de nos demeures,
 Eveillez-vous, oiseaux chéris.
 Dans ces instants où le cœur pense,
 Heureux qui peut rentrer en soi !
 De la nuit j'aime le silence
 Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis*).

Doux chantres de l'amour fidèle,
 De Phryné fuyez le séjour :
 Phryné rend chaque nuit nouvelle
 Complice d'un nouvel amour.
 En vain des baisers sans ivresse
 Ont scellé des serments sans foi ;
 Je crois encore à la tendresse :
 Doux rossignols, chantez pour moi.

~~~~~  
 Pour vous il n'est point de Zoïle ;  
 Mais croyez-vous, par vos accords,  
 Toucher l'avare au cœur stérile,  
 Qui compte à présent ses trésors ?  
 Quand la nuit, favorable aux ruses,  
 Pour son or le remplit d'effroi,  
 Ma pauvreté sourit aux Muses :  
 Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage,  
 Ah ! refusez vos tendres airs  
 A ces nobles qui, d'âge en âge,  
 Pour en donner, portent des fers.  
 Tandis qu'ils veillent en silence,  
 Debout, auprès du lit d'un roi,  
 C'est la liberté que j'encense :  
 Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive :  
 Non, vous n'aimez pas les méchants.  
 Du printemps le parfum m'arrive  
 Avec la douceur de vos chants.  
 La nature, plus belle encore,  
 Dans mon cœur va graver sa loi.  
 J'attends le réveil de l'aurore :  
 Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis*).

---

## L'ENFANT DE BONNE MAISON

OU  
 MÉMOIRE

PRÉSENTÉ A MESSIEURS DE L'ÉCOLE DES CHARTES.  
 CRÉÉE PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE.

AIR : *de la Treille de sincérité.*

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur. (*bis*).

De votre savoir qui prospère  
 J'attends parchemins et blason :  
 Un bâtard est fils de son père,  
 Je veux restaurer ma maison. (*bis*).

Oui, plus nobles que certains êtres.  
 Des privilèges fiers suppôts,  
 Moi, je descends de mes ancêtres :  
 Que leur âme soit en repos !

Ma mère, en illustre personne,  
 Dédaigna robins et traitants ;  
 De l'Opéra sortit baronne,  
 Et se fit comtesse à trente ans.  
 Marquise enfin, des plus sévères,

Elle nargua les sots propos :  
Auprès de mes chastes grand'mères.  
Que son âme soit en repos !

Mon père, que sans flatterie  
Je cite avant tous ses aïeux,  
Était chevalier d'industrie  
Sans en être moins glorieux.  
Comme il avait pour plaire aux dames  
De vieux cordons et l'air dispos,  
Il vécut aux dépens des femmes :  
Que son âme soit en repos !

Endetté de plus d'une somme,  
Et dans un donjon retiré,  
Mon aïeul, en bon gentilhomme,  
S'enivrait avec son curé.  
Sur le dos des gens du village,  
Après boire il cassait les pots ;  
Il but ainsi son héritage :  
Que son âme soit en repos !

Mon bisaïeul, chassant de race,  
Fut un comte fort courageux,  
Qui, laissant rouiller sa cuirasse,  
Joua noblement tous les jeux.  
Après une suite traîtresse  
De pics, de repics, de capots,  
Un as dépouilla son altesse :  
Que son âme soit en repos !

Mon trisaïeul, roi légitime  
D'un pays fort mal gouverné,  
Tranchait parfois du magnanime,  
Surtout quand il avait dîné.  
Mais, le plaisir de ce grand prince  
Ayant absorbé les impôts,  
Il mangea province à province :  
Que son âme soit en repos !

De ces faits dressez un sommaire,  
 Messieurs, et prouvez qu'à moi seul  
 Je vaux autant que père et mère,  
 Aïeul, bisaïeul, trisaïeul. *(bis)*.  
 Grâce à votre art que j'utilise,  
 Qu'on me tire enfin des tripots ;  
 Qu'on m'enterre au chœur d'une église,  
 Que mon âme soit en repos !

Seuls arbitres  
 Du sceau des titres,  
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :  
 Je suis bâtard d'un grand seigneur ! *(bis)*.

---

## LES ETOILES QUI FILENT

Janvier 1820.

AIR : *Ballet des Pierrots.*

Berger, tu dis que notre étoile  
 Règle nos jours et brille aux cieux.  
 — Oui, mon enfant ; mais dans son voile  
 La nuit la dérobe à nos yeux,  
 — Berger, sur cet azur tranquille  
 De lire on te croit le secret :  
 Quelle est cette étoile qui file,  
 Qui file, file, et disparaît ?

— Mon enfant, un mortel expire ;  
 Son étoile tombe à l'instant.  
 Entre amis que la joie inspire,  
 Celui-ci buvait en chantant.  
 Heureux, il s'endort immobile  
 Auprès du vin qu'il célébrait.  
 — Encore une étoile qui file,  
 Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle.  
 C'est celle d'un objet charmant :

Fille heureuse, amante fidèle,  
On l'accorde au plus tendre amant.  
Des fleurs ceignent son front nubile,  
Et de l'hymen l'autel est prêt...

— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide  
D'un très grand seigneur nouveau-né.  
Le berceau qu'il a laissé vide  
D'or et de pourpre était orné.  
Des poisons qu'un flatteur distille  
C'était à qui le nourrirait...

— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre !  
C'était l'astre d'un favori  
Qui se croyait un grand ministre  
Quand de nos maux il avait ri.  
Ceux qui servaient ce dieu fragile  
Ont déjà caché son portrait...

— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres !  
D'un riche nous perdons l'appui ;  
L'indigence glane chez d'autres,  
Mais elle moissonnait chez lui.  
Ce soir même, sûr d'un asile,  
A son toit le pauvre accourait...

— Encore une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque !...  
Va, mon fils, garde ta candeur,  
Et que ton étoile ne marque  
Par l'éclat ni par la grandeur.  
Si tu brillais sans être utile,  
A ton dernier jour on dirait :  
Ce n'est qu'une étoile qui file,  
Qui file, file, et disparaît.

---

## LE BON DIEU

*AIR : Tout le long de la rivière.*

Un jour, le bon Dieu s'éveillant  
Fut pour nous assez bienveillant;  
Il met le nez à la fenêtre :  
« Leur planète a péri peut-être ».  
Dieu dit, et l'aperçoit bien loin  
Qui tourne dans un petit coin.

Si je conçois comment on s'y comporte,  
Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,  
Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,  
Mortels. que j'ai faits si petits,  
Dit le bon Dieu d'un air paterne,  
On prétend que je vous gouverne ;  
Mais vous devez voir, Dieu merci,  
Que j'ai des ministres aussi.

Si je n'en mets deux ou trois à la porte,  
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
Je veux bien que le diable m'emporte.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain  
Donné des filles et du vin ?  
A ma barbe, quoi ! des pygmées,  
M'appelant le Dieu des armées,  
Osent, en invoquant mon nom,  
Vous tirer des coups de canon !  
Si j'ai jamais conduit une cohorte,  
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
Je veux bien que le diable m'emporte.

Que font ces nains si bien parés  
Sur des trônes à clous dorés ?  
Le front huilé, l'humeur altière,  
Ces chefs de votre fourmilière  
Disent que j'ai béni leurs droits,

Et que par ma grâce ils sont rois.  
 Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte  
 Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

Je nourris d'autres nains tout noirs  
 Dont mon nez craint les encensoirs.  
 Ils font de la vie un carême,  
 En mon nom lancent l'anathème  
 Dans des sermons fort beaux, ma foi,  
 Mais qui sont de l'hébreu pour moi.  
 Si j'en crois rien de ce qu'on y rapporte,  
 Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus :  
 Les bons cœurs seront mes élus.  
 Sans que pour cela je vous noie,  
 Faites l'amour, vivez en joie ;  
 Narguez vos grands et vos cafards.  
 Adieu, car je crains les mouchards.  
 A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,  
 Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

---

## LE BON VIEILLARD

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble,  
 Par vos chansons vous m'attirez ici  
 Je suis bien vieux ; mais en vain ma voix tremble  
 Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.  
 Du temps passé j'apporte des nouvelles :  
 J'ai bu jadis avec le bon Panard.  
 Amis du vin, de la gloire et des belles,  
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.  
 De me fêter, eh quoi ! chacun s'empresse !  
 A ma santé coule un vin généreux.  
 Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :  
 Je crains toujours d'attrister les heureux.



Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes,  
 Avec le temps vous compterez plus tard.  
 Amis du vin, de la gloire et des belles,  
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses ;  
 Vos grand'mamans diraient si je leur plus.  
 J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses ;  
 Amis, châteaux, maîtresses ne sont plus.  
 Aussi parfois je soupire à l'écart.  
 Amis du vin, de la gloire et des belles,  
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,  
 Sans fuir jamais la France et son doux ciel.  
 Au peu de vin que m'a laissé l'orage  
 L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.  
 J'ai chanté même, aux vendanges nouvelles,  
 Sur des coteaux dont j'eus longtemps ma part.  
 Amis du vin, de la gloire et des belles,  
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,  
 Comme Nestor je ne vous parle pas.  
 De tous les jours où brilla mon courage  
 J'achèterais un jour de vos combats.  
 Je l'avoûrai, vos palmes immortelles  
 M'ont rendu cher un nouvel étendard.  
 Amis du vin, de la gloire et des belles,  
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde !  
 Enfants, buvons à nos derniers amours.  
 La liberté va rajeunir le monde ;  
 Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.  
 D'un beau printemps, aimables hirondelles,  
 J'ai pour vous voir différé mon départ.  
 Amis du vin, de la gloire et des belles,  
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

## ADIEUX A LA CAMPAGNE (1)

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Soleil si doux au déclin de l'automne,  
 Arbres jaunis, je viens vous voir encor :  
 N'espérons plus que la haine pardonne  
 A mes chansons leur trop rapide essor.  
 Dans cet asile, où reviendra Zéphire,  
 J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;  
 Echos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,  
 Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants.  
 Mais de grandeur la France dépouillée  
 Courbait son front sous le joug des méchants.  
 Je leur lançai les traits de la satire ;  
 Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;  
 Echo des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence (2) ;  
 Au tribunal ils traînent ma gaîté ;  
 D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :  
 Rougiraient-ils devant ma probité ?  
 Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :  
 L'Intolérance est fille des faux dieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;  
 Echos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,  
 Si j'ai prié pour d'illustres soldats,

(1) Chanson faite en novembre 1821, copiée et distribuée au tribunal le jour de la première condamnation de Béranger.

(2) Lorsque le recueil de 1821 parut, le chansonnier se vit enlever le modique emploi d'expéditionnaire qu'il occupait depuis douze ans à l'Université.

Ai-je à prix d'or, aux pieds de la Victoire,  
 Encouragé le meurtre des Etats ?  
 Ce n'était point le soleil de l'Empire  
 Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;  
 Echo des bois, répétez mes adieux.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,  
 Bellart s'amuse à mesurer mes fers ;  
 Même aux regards de la France asservie,  
 Un noir cachot peut illustrer mes vers.  
 A ses barreaux je suspendrai ma lyre ;  
 La Renommée y jettera les yeux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;  
 Echos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle !  
 Jadis un roi causa tous ses malheurs.  
 Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle ;  
 Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.  
 Mes fers sont prêts : la liberté m'inspire,  
 Je vais chanter son hymne glorieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;  
 Echos des bois, répétez mes adieux.

---

## L'EAU BENITE

COUPLETS

POUR LE MARIAGE A L'ÉGLISE DE DEUX ÉPOUX MARIÉS  
 DEPUIS LONGTEMPS SANS CÉRÉMONIE.

AIR : *Eau d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Ces deux époux ont mis enfin } (bis)  
 De l'eau bénite dans leur vin. }

A l'autel ce couple s'engage;  
Voilà de quoi nous récrier.  
Après vingt ans de mariage  
Oser encor se marier !

Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

Grand Dieu ! des torts que tu nous passes,  
Le moindre, aux yeux de ta bonté,  
Est celui d'avoir dit les *grâces*  
Avant le *benedicite*.

Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

Madame, de fleurs ennuyée...  
Chut ! taisons-nous ; mais puisse un jour  
Du chapeau de la mariée  
Sa fille aussi coiffer l'Amour !

Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

Pour que l'hymen fasse merveilles,  
Versez d'un bordeaux réchauffant,  
Reste du vin mis en bouteilles  
Au baptême de votre enfant.

Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

Toujours heureux quoiqu'on en *glose*,  
Prouvez au dable, et prouvez bien,  
Que parfois, prise à faible dose,  
L'eau bénite ne gâte rien.

Ces deux époux ont mis enfin } (*bis.*)  
De l'eau bénite dans leur vin. }

---

LA BONNE MAMAN

COUPLETS

A UNE DAME DE TRENTE ANS, QUE L'AUTEUR

APPELAIT SA GRAND'MÈRE.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

Au dire du proverbe ancien,  
L'amitié ne remonte guère.  
Bon petit-fils, je n'en crois rien  
Quand je pense à vous, ma grand'mère.  
Ces titres, quelquefois si doux,  
Vous paraîtraient-ils insipides ?  
Bonne maman, consolez-vous :  
Vous n'avez point encor de rides.

L'âge a-t-il éteint vos désirs ?  
Blâmez-vous les tendres chimères ?  
Censurer les plus doux plaisirs  
Est le plaisir de nos grand'mères.  
Les ans font-ils neiger sur nous,  
A nos yeux tout se décolore.  
Bonne maman, consolez-vous ;  
Vous ne blanchissez point encore.

L'Amour a peur des grand'mamans ;  
Mais, à prix d'or, combien de vieilles  
Ont à leurs gages des amants  
Dont les missives font merveilles !  
On sait, pour lire un billet doux,  
Quels moyens prennent ces coquettes.  
Bonne maman, consolez-vous :  
Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi ! sans rides, sans cheveux blancs,  
Et sans lunettes, à votre âge !  
Voyons si vos genoux tremblants

Des ans n'attestent pas l'outrage.  
 Oui, je vois trembler vos genoux  
 Que l'Amour tendrement caresse.  
 Bonne maman, consolez-vous :  
 Prenez un bâton de vieillesse.

---

## LE CONTRAT DE MARIAGE

IMITÉ D'UN ANCIEN FABLIAU.

Air : *Ah ! daignez m'épargner le reste.*

« Sire, de grâce, écoutez-moi ! »  
 (Le prince courait chez sa dame).  
 « Sire, vous êtes un grand roi,  
 « Daignez me venger de ma femme. »  
 Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné  
 « Ce fou qui m'arrête au passage,  
 « — Ah ! sire, vous avez signé  
 « Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi.  
 « Gardes, je défends qu'on l'assomme.  
 « Vilain, dit-il, explique-toi.  
 « — Sire, j'ai fait le gentilhomme.  
 « J'acquis d'un argent bien gagné  
 « Château, blason, titre, équipage ;  
 « Et, sire, vous avez signé  
 « Mon contrat de mariage.

« J'ai pris femme noble aux doux yeux,  
 « Aux mains blanches, au cou de cygne.  
 « Son père a dit : « Par mes aïeux !  
 « Mon gendre, il faut que le roi signe. »  
 « Votre nom fut accompagné  
 « D'un pâté de mauvais présage,  
 « Sire, quand vous avez signé  
 « Mon contrat de mariage.

« J'étais en habit de gala,  
 « Sire ; et, pour abrégé l'histoire,  
 « Rappelez-vous que ce jour-là  
 « Un beau page tint l'écritoire.  
 « Ma femme ici l'avait lorgné.  
 « Hier je l'ai surpris... Quel outrage  
 « Pour vous dont la plume a signé  
 « Mon contrat de mariage ! »

Le roi dit : « Je n'ai qualité  
 « Que pour guérir les écrouelles.  
 « Un diable, cornard effronté,  
 « Vilains, ici guette vos belles.  
 « Sur les rois même il a régné,  
 « Et met un sceau de vasselage  
 « A tous les gens dont j'ai signé  
 « Le contrat de mariage. »

Le livre où j'ai puisé ceci  
 Ajoute que l'époux morose  
 Faillit mourir de noir souci,  
 Et que d'un dicton il fut cause :  
 Dès qu'un mari peu résigné  
 Prêtait à rire au voisinage :  
 Le roi, disait-on, a signé  
 Son contrat de mariage.

---

## LE BON PAPE

*Air : du Sorcier*

Mêlant la Fable et l'écriture,  
 Jadis un malin troubadour  
 D'un pape traça la peinture  
 Qu'en me signant je mets au jour.  
 Ce pontife à sa chambrière  
 Disait : Quel bon lit d'édredon !  
 Ma dondon,  
 Riez donc,  
 Sautez donc !

J'ai tout ce qu'exige saint Pierre :  
Oui, de Cythère vieux routier,  
Je suis entier. (4 FOIS.)

Je suis entier de caractère,  
Pour mieux prouver aux novateurs  
Que tout doit obéir sur terre  
Au serviteur des serviteurs.  
Du haut du trône où je me carre,  
Du ciel je tire le cordon.

Ma dondon,  
Riez donc,  
Sautiez donc !

Convendez que sous la tiare  
Les amours ont un air altier.  
Je suis entier.

Les pauvres peuples ne sont guère  
Qu'un ban d'esclaves abrutis,  
Où discorde, ignorance et guerre  
Recrutent pour tous les partis.  
Quand sur eux le mal s'accumule,  
De tous les biens Dieu me fait don.

Ma dondon,  
Riez donc,  
Sautiez donc !

Vénus met le pied dans ma mule,  
Bacchus remplit mon bénitier.  
Je suis entier.

Que sont les rois ? de sots bêtises,  
Ou des brigands qui, gros d'orgueil,  
Donnant leurs crimes pour des titres,  
Entre eux se poussent au cercueil.  
A prix d'or je puis les absoudre,  
Ou changer leur sceptre en bourdon.

Ma dondon,  
Riez donc,  
Sautiez donc !



Regardez-moi lancer la foudre ;  
 Jupin m'a fait son héritier.  
 Je suis entier.

Ce vieux conte, peu charitable,  
 Au bon pape fait dire enfin :  
 Quittons les amours pour la table ;  
 Je crains que le monde n'ait faim.  
 Saint Pierre, dans un cas terrible,  
 A rengainé son espadon.

Ma dondon,  
 Riez donc,  
 Sautez donc !  
 Moi, je cesse d'être infallible.  
 D'Hercule j'ai fait le métier.  
 Je suis entier. (4 FOIS).

---

## LES HIRONDELLES

*Air : de la Romance de Joseph.*

Captif au rivage du Maure,  
 Un guerrier, courbé sous ses fers,  
 Disait : Je vous revois encore,  
 Oiseaux ennemis des hivers.  
 Hirondelles, que l'espérance  
 Suit jusqu'en ces brûlants climats,  
 Sans doute vous quittez la France :  
 De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure  
 De m'apporter un souvenir  
 Du vallon où ma vie obscure  
 Se berçait d'un doux avenir.  
 Au détour d'une eau qui chemine  
 A flots purs, sous de frais lilas,  
 Vous avez vu notre chaumine :  
 De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née  
 Au toit où j'ai reçu le jour ;  
 Là, d'une mère infortunée  
 Vous avez dû plaindre l'amour.  
 Mourante, elle croit à toute heure  
 Entendre le bruit de mes pas ;  
 Elle écoute, et puis elle pleure :  
 De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?  
 Avez-vous vu de nos garçons  
 La foule, aux noces conviée,  
 La célébrer dans leurs chansons ?  
 Et ces compagnons du jeune âge  
 Qui m'ont suivi dans les combats,  
 Ont-ils revu tous le village ?  
 De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,  
 Du vallon reprend le chemin ;  
 Sous mon chaume il commande en maître ;  
 De ma sœur il trouble l'hymen.  
 Pour moi plus de mère qui prie,  
 Et partout des fers ici-bas.  
 Hirondelles de ma patrie,  
 De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

---

## LES FILLES

### COUPLETS

A UN AMI QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE PÈRE  
 D'UNE QUATRIÈME FILLE.

AIR : *Verdrillon, verdrillette, verdrille.*

Quand des filles naissent chez vous  
 Pour le plaisir de ce monde,  
 Dites-moi, messieurs les époux,  
 Pourquoi chacun de vous gronde.

Aux filles, morbleu ! nous tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles :  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,  
 Que, près des gens qui vous aident,  
 Aux femmes qui vous ont trompés  
 Un jour vos filles succèdent.  
 Aux filles, morbleu ! nous tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles :  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amants,  
 Fille d'humeur folle ou sage  
 Ajoute aux charmes des beaux ans,  
 Ote à l'ennui du vieil âge.  
 A leur cœur aussi nous tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles :  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.

Pour Batyle aux fraîches couleurs  
 Quand Anacréon détonne,  
 Les Grâces arrachent les fleurs  
 Dont cet enfant le couronne.  
 Aux filles nous nous en tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles :  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.

Mais pour quatre filles buvons  
 A toi, mari, qui nous aimes.  
 Pour nos fils nous te le devons ;  
 Que n'est-ce, hélas ! pour nous-mêmes !

A vos filles, oui, nous tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles :  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.

---

## LE VIEUX SERGENT

1823.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Près du rouet de sa fille chérie  
 Le vieux sergent se distrait de ses maux,  
 Et d'une main que la balle a meurtrie,  
 Berce en riant deux petits-fils jumeaux.  
 Assis tranquille au seuil du toit champêtre,  
 Son seul refuge après tant de combats,  
 Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître ;  
 « Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne ;  
 Il voit au loin passer un bataillon.  
 Le sang remonte à son front qui grisonne ;  
 Le vieux coursier a senti l'aiguillon.  
 Hélas ! soudain tristement il s'écrie :  
 « C'est un drapeau que je ne connais pas !  
 « Ah ! si jamais vous vengez la patrie,  
 « Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,  
 « Aux bords du Rhin, à Jemmapes, à Fleurus,  
 « Ces paysans, fils de la République,  
 « Sur la frontière à sa voix accourus !  
 « Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,  
 « Tous à la gloire allaient du même pas.  
 « Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.  
 « Dieu mes enfants, vous donne un beau trépas !

« De quel éclat brillaient dans la bataille  
 « Ces habits bleus par la Victoire usés !  
 « La liberté mêlait à la mitraille  
 « Des fers rompus et des sceptres brisés.  
 « Les nations, reines par nos conquêtes,  
 « Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.  
 « Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !  
 « Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie :  
 « Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;  
 « Par la cartouche encor toute noircie,  
 « Leur bouche est prête à flatter les tyrans.  
 « La liberté déserte avec ses armes ;  
 « D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;  
 « A notre gloire ou mesure nos larmes.  
 « Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte,  
 Tout en filant lui chante à demi-voix  
 Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,  
 Ont en sursaut réveillé tous les rois.  
 « Peuple, à ton tour, que ces chants te réveillent.  
 « Il en est temps ! » dit-il aussi tout bas :  
 Puis il répète à ses fils qui sommeillent :  
 « Dieu mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

---

## LE PRISONNIER

AIR : *de la Balançoire.*

Reine des flots, sur ta barque rapide  
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,  
 Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Ainsi chante, à travers les grilles,  
 Un captif qui voit chaque jour  
 Voguer la plus belle des filles  
 Sur les flots qui baignent la tour.

Reine des flots, sur ta barque rapide  
 Vogue en chantant au bruit des longs échos.  
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,  
 Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge  
 Dans ce vieux fort inhabité,  
 J'attends chaque jour ton passage,  
 Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, sur ta barque rapide  
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,  
 Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle ;  
 Ton sein forme un heureux contour.  
 A qui ta voile obéit-elle ?  
 Est-ce au zéphyr ? est-ce à l'Amour ?

Reine des flots, sur ta barque rapide  
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,  
 Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre !  
 Tu veux m'arracher de ce fort.  
 Libre par toi, je vais te suivre ;  
 Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots, sur ta barque rapide  
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos,  
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,  
 Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance  
 Semble mouiller tes yeux de pleurs.  
 Hélas ! semblable à l'Espérance,  
 Tu passes, tu fuis, et je meurs.

Reine des flots, sur ta barque rapide  
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,  
 Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie !  
 Mais non : vers moi tu tends la main.  
 Astre de qui dépend ma vie,  
 Pour moi tu brilleras demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide  
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,  
 Le ciel sourit ! vogue, reine des flots.

---

## L'ANGE EXILÉ

A CORINNE DE L\*\*\*.

AIR : *A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole :  
 Corinne, il fut des anges révoltés.  
 Dieu sur leur front fait tomber sa parole,  
 Et dans l'abîme ils sont précipités. (BIS).  
 Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,  
 Contre ses maux garde un puissant secours ; (BIS).  
 Il reste armé de sa lyre divine.  
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours. } (BIS).

L'enfer mugit d'un effroyable rire.  
 Quand, dégoûté de l'orgueil des méchants,  
 L'ange, qui pleure en accordant sa lyre,  
 Fait éclater ses remords et ses chants.  
 Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde,  
 Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours :  
 La poésie enivrera le monde.  
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Vers nous il vole en secouant ses ailes,  
 Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.  
 Soudain la terre entend des voix nouvelles ;  
 Maint peuple errant s'arrête émerveillé.  
 Tout culte alors n'étant que l'harmonie,  
 Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.  
 L'autel s'épure aux parfums du génie.  
 Anges aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer des clameurs de l'Envie  
 Poursuit cet ange échappé de ses rangs ;  
 De l'homme inculte il adoucit la vie,  
 Et sous le dais montre au doigt les tyrans.  
 Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes,  
 Court jusqu'au pôle éveiller les Amours,  
 Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.  
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole ?  
 De son exil Dieu l'a-t-il rappelé ?  
 Mais vous chantez, mais votre voix console,  
 Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé. (BIS).  
 Votre printemps veut des fleurs éternelles,  
 Votre beauté de célestes atours. (BIS.)  
 Pour un long vol vous déployez vos ailes. } (BIS.)  
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours. }

---

## LA VERTU DE LISETTE

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Quoi ! de la vertu de Lisette  
 Vous plaisantez, dames de cour !  
 Eh bien, d'accord : elle est grisette ;  
 C'est de la noblesse en amour. (bis.)  
 Le barreau, l'Eglise et les armes  
 De ses yeux noirs font très grand cas.  
 Lise ne dit rien de vos charmes : } (bis).  
 De sa vertu ne parlons pas. }



D'avoir fait de riches conquêtes  
 L'osez-vous bien railler encor,  
 Quand le peuple hébreu dans ses fêtes  
 Vous voit adorer son veau d'or !  
 L'Empire a, pour plus d'un service,  
 Longtemps soudoyé vos appas.  
 Lise est mal avec la police :  
 De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte  
 Qu'elle n'y retrouve du feu,  
 Un marquis dont la vie est sainte  
 Veut à la cour la mettre en jeu.  
 Par elle illustrant son mérite,  
 Sur les ducs il aura le pas.  
 Lisette sera favorite :  
 De sa vertu ne parlons pas.

Çà, mesdames les dénigrantes,  
 Si cet honneur vient la trouver,  
 Vous vous direz de ses parentes,  
 Vous ferez cercle à son lever.  
 Mais, dût son triomphe et ses suites  
 De joie enfler tous les rabats,  
 Se confessât-elle aux jésuites,  
 De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi, beautés monarchiques,  
 Le mot vertu, dans vos caquets,  
 Ressemble aux grands noms historiques  
 Que devant vous crie un laquais (*bis*).  
 Les échasses de l'étiquette  
 Guident bien haut des cœurs bien bas :  
 De la cour Dieu garde Lisette ! } (*bis*).  
 De sa vertu ne parlons pas.

---

## LE VOYAGEUR

AIR : *Plus on est de fous, plus on rit.*

LE VIEILLARD.

Voyageur, dont l'âge intéresse,  
Quel chagrin flétrit tes beaux jours ?

LE VOYAGEUR

Bon vieillard, plaignez ma jeunesse,  
En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD.

Le sort est injuste, sans doute,  
Mais n'est pas toujours rigoureux.  
Dieu, qui m'a placé sur ta route,  
Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Mes maux sont de tristes exemples  
Du pouvoir des dieux d'ici-bas.  
Bientôt la crime aura des temples :  
Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD.

Prends mon bras, car un long voyage  
Endolorit tes pieds poudreux ;  
Comme toi j'errais à ton âge.  
Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR

Quand j'invoquai dans la tempête  
Ce dieu qu'on dit si consolant,  
Les poignards levés sur ma tête  
Portaient gravé son nom sanglant.

## LE VIEILLARD.

Te voici dans mon ermitage ;  
 Versons-nous d'un vin généreux.  
 Hélas ! mon fils aurait ton âge.  
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

## LE VOYAGEUR.

Non, il n'est point d'Etre suprême,  
 Qui seul peuple l'immensité,  
 Et cet univers n'est lui-même  
 Qu'une grande inutilité.

## LE VIEILLARD.

Vois ma fille, à qui ta détresse  
 Arrache un soupir douloureux ;  
 Elle a consolé ma vieillesse.  
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

## LE VOYAGEUR.

Dans cette nuit profonde et triste  
 Ce Dieu vient-il guider nos pas ?  
 Eh ! qu'importe enfin qu'il existe,  
 Si pour lui nous n'existons pas ?

## LE VIEILLARD.

Voici ta couche et ta demeure :  
 Chasse tes rêves ténébreux ;  
 Tiens-moi lieu du fils que je pleure.  
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

L'étranger reste : il plaît, il aime,  
 Et, de fleurs bientôt couronné,  
 Epoux et père, il va lui-même  
 Dire à plus d'un infortuné :

« Le sort est injuste, sans doute,  
« Mais n'est pas toujours rigoureux.  
« Dieu, qui m'a placé sur ta route,  
« Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux. »

---

OCTAVIE

1823.

AIR : *des Comédiens.*

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,  
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;  
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,  
La Volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfants de l'Empire  
A la beauté dont Tibère est charmé.  
Quoi ! disaient-ils, la colombe soupire  
Au nid sanglant du vautour affamé !

Belle Octavie ! à tes fêtes splendides,  
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui ?  
Ton char, traîné par six coursiers rapides,  
Laisse trop loin les Amours après lui !

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage  
Tant d'opulence annonce ton crédit ;  
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage ;  
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites ;  
Que par les grands tes vœux soient épiés.  
Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites  
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais à la cour lis sur tous les visages :  
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins,  
D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,  
Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche  
 Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.  
 Ne livre plus les roses de ta bouche  
 Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse  
 Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;  
 Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,  
 La Volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes ;  
 Les délateurs respectent nos loisirs :  
 Tous à leur prince ont prédit que nos armes  
 Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,  
 Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois ?  
 Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,  
 Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses.  
 De tous les siens n'aimer que ses aïeux :  
 Charger de fers les Muses vengeresses,  
 Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ces feux, qu'en secret tu redoutes,  
 Quand sur ton sein il cuve son nectar,  
 Ses feux infects dont s'indignent les voûtes  
 Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes,  
 Mais, dans ces murs ouverts à tant de peurs,  
 N'entends-tu pas des ombres de victimes  
 Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs ?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde :  
 Avec les siens ne confonds plus tes jours.  
 Ah ! trop souvent la liberté du monde  
 A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,  
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;  
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,  
La Volupté seule a versé des pleurs.

---

## LE FILS DU PAPE

AIR : *Lison dormait dans la prairie.*

Ma mère, quittez la besace,  
Le pape avec vous a couché :  
Je cours lui rappeler en face  
Qu'il fut un moine débauché.  
Quoique soldat, il va, j'espère,  
Me créer cardinal-neveu.

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Saint-père, au moins soyez bon père !

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au feu.

Au sacré collège je frappe ;  
Vient un cou tors : Allons, cagot,  
Par mon sabre, va dire au pape  
Que je suis le fils de Margot.  
Dis que Margot fut sa commère ;  
Que moi d'être saint j'ai fait vœu.

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Saint-père, au moins soyez bon père ;

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au feu.

J'entre en faisant trois révérences ;  
Sa Sainteté bâillait d'ennui.  
Mon fils, veux-tu des indulgences ?  
Non, dis-je, on s'en passe aujourd'hui.

J'ai, si j'en crois Margot ma mère,  
Vos goûts, votre nez, votre œil bleu.

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Saint-père, au moins soyez bon père ;

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au feu.

Quand mes trois sœurs, vos pauvres filles,  
Le soir, pour avoir un jupon,  
Vendent le plaisir en guenilles,  
Au diable votre âme en répond.  
Le diable vous sert de compère ;  
Ayez donc l'air d'y croire un peu.

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Saint-père, au moins soyez bon père ;

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au feu.

Il me répond : Dieu nous afflige ;  
Nous sommes pauvres, mon cher fils.  
Mais du purgatoire, lui dis-je,  
Où passent donc tous les profits ?  
Donnez-moi les os de saint Pierre,  
Que je les vende à quelque Hébreu.

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Saint-père, au moins soyez bon père ;

Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au feu.

Mon fils, que le diable t'emporte !  
Prends ces mille écus et va-t'en.  
C'est bien peu, dis-je, mais qu'importe !  
Dans huit jours j'en viens prendre autant.  
Tant de sots font encor sur terre

Bouillir votre vieux pot-au-feu !  
 Ah ! ventrebleu !  
 Ah ! sacrebleu !  
 Saint-père, au moins soyez bon père ;  
 Ah ! ventrebleu !  
 Ah ! sacrebleu !  
 Ou je f... le saint-siège au feu.

Adieu, Margot fera ripaille ;  
 Mes sœurs seront morceaux de roi,  
 Quoique j'abhorre la prêtraille,  
 D'un chapeau rouge affublez-moi.  
 De me transmettre votre chaire,  
 Bonhomme, occupez-vous un peu.  
 Ah ! ventrebleu !  
 Ah ! sacrebleu !  
 Saint-père au moins soyez bon père ;  
 Ah ! ventrebleu !  
 Ah ! sacrebleu !  
 Ou je f... le saint-siège au feu.

---

## LE POÈTE DE COUR

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE \*\*\*.

AIR : *de la Treille de sincérité.*

1824.

On achète  
 Lyre et musette ;  
 Comme tant d'autres, à mon tour,  
 Je me fais poète de cour(*bis*).

Te chanter encore, ô Marie !  
 Non, vraiment, je ne l'ose pas.  
 Ma Muse enfin s'est aguerrie,  
 Et vers la cour tourne ses pas. (*bis*).  
 Je gage, s'il naît un Voltaire,



Qu'on emprunte pour l'acheter.  
Prêt à me vendre au ministère,  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète  
Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres, à mon tour,  
Je me fais poète de cour.

Ce que je dirais pour te plaire  
Ferait rire ailleurs de pitié ;  
L'Amour est notre moindre affaire :  
Les grands ont banni l'amitié ;  
On siffle le patriotisme ;  
Ce qu'on sait le mieux, c'est compter.  
J'adresse une ode à l'égoïsme :  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète  
Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres, à mon tour,  
Je me fais poète de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire  
L'éloge des Grecs valeureux,  
Contre qui l'Europe conspire  
Pour ne plus rougir devant eux.  
En vain ton âme généreuse  
De leurs maux se laisse attrister ;  
Moi, je chante l'Espagne heureuse,  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète  
Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres, à mon tour,  
Je me fais poète de cour.

Dans mes calculs, Dieu ! quel déboire,  
Si de ton héros je parlais !  
Il nous a légué tant de gloire,  
Qu'on est embarrassé du legs.

Lorsque ta main pare son buste  
De lauriers qu'on doit respecter,  
J'encense une personne auguste :  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète  
Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres, à mon tour,  
Je me fais poète de cour.

Pourquoi douter, chère Marie,  
Que ton ami change à ce point ?  
Liberté, gloire, honneur, patrie,  
Sont des mots qu'on n'escompte point (*bis*).  
Des chants pour toi sont la satire  
Des grands que j'apprends à flatter :  
Non, quoi que mon cœur veuille dire,  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète  
Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres, à mon tour,  
Je me fais poète de cour (*bis*).

---

## LES TROUBADOURS

DITHYRAMBE.

AIR : *Je commence à m'apercevoir.*

J'entonne sur les troubadours  
Un chant dithyrambique.  
Malgré goût et logique,  
Coulez, vers longs, moyens et courts.  
Momus sommeille,  
Qu'on le réveille ;  
Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille.  
Laissons, malgré maux et douleurs,  
L'Espérance essuyer nos pleurs ;

Lisette, apporte et du vin et des fleurs.  
 Narguant des lois sévères,  
 Troubadours et trouvères  
 Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Toi, doux rimeur que la beauté  
 Mène par la lisière,  
 Unis parfois le lierre  
 Aux roses de la Volupté.  
 Coupe remplie  
 Par la Folie  
 Met en gaîté femme tendre et jolie,  
 La colombe d'Anacréon,  
 Dans la coupe de ce barbon,  
 Buvait d'un vin père de la chanson.  
 Narguant des lois sévères,  
 Troubadours et trouvères  
 Aux nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui fait de religion  
 Parade à chaque rime,  
 Qui sur la double cime  
 Fais grimper la procession,  
 Ta muse en masque  
 Est lourde et flasque ;  
 Mais qu'un tendron te tire par la basque,  
 Tu lui souris, et le bon vin  
 Pour toi ne vieillit pas en vain,  
 Beau joueur d'orgue au service divin.  
 Narguant des lois sévères,  
 Troubadours et trouvères  
 Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui prends Boileau pour psautier,  
 Du joug je te délie.  
 Veux-tu, près de Thalie,  
 De Regnard être l'héritier ?  
 De cette muse  
 Parfois abuse ;  
 Enivre-la, Molière est ton excuse,

Elle naquit sur un tonneau :  
Pour lui rendre un éclat nouveau,  
Puisse la joie au fond de son berceau.  
Narguant des lois sévères,  
Troubadours et trouvères  
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Du romantisme jeune appui,  
Descends de tes nuages ;  
Tes torrents, tes orages,  
Ceignent ton front d'un pâle ennui.  
Mon camarade,  
Tiens, bois rasade ;  
C'est un julep pour ton cerveau malade,  
Entre naître et mourir, hélas !  
Puisqu'on ne fait que quelques pas,  
On peut aller de travers ici-bas.  
Narguant des lois sévères,  
Troubadours et trouvères  
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Oui, trouvères et troubadours  
Sablèrent force champagne.  
Mais je bats la campagne,  
L'ode et le vin font de ces tours.  
Le ciel nous dote  
D'une marotte  
Tour à tour grave, et quinteuse et falote.  
Le soleil s'est levé joyeux,  
Le front barbouillé de vin vieux.  
Ah ! tout poète est le jouet des dieux.  
Narguant des lois sévères,  
Troubadours et trouvères  
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

---

## LAFAYETTE EN AMÉRIQUE

*AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Républicains, quel cortège s'avance ?  
 — Un vieux guerrier débarque parmi nous.  
 — Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance ?  
 — Il a des rois allumé le courroux  
 — Est-il puissant ? — Seul il franchit les ondes.  
 — Qu'a-t-il donc fait ? — Il a brisé des fers.  
 Gloire immortelle à l'homme des deux mondes !  
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Européen, partout, sur ce rivage  
 Qui retentit de joyeuses clameurs,  
 Tu vois régner, sans trouble et sans servage,  
 La paix, les lois, le travail et les mœurs.  
 Des opprimés ces bords sont le refuge :  
 La tyrannie a peuplé nos déserts.  
 L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.  
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Mais que de sang nous coûta ce bien-être !  
 Nous succombions ; Lafayette accourut,  
 Montra la France, eut Washington pour maître,  
 Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.  
 Pour son pays, pour la liberté sainte,  
 Il a depuis grandi dans les revers.  
 Des fers d'Olmütz nous effaçons l'empreinte.  
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,  
 Par un héros ce héros adopté  
 Bénit jadis, à sa première feuille,  
 L'arbre naissant de notre liberté.  
 Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage  
 Bravent en paix la foudre et les hivers,  
 Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.  
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages,  
 Nos vieux soldats se rappelant ses traits,  
 Vois tout un peuple et ces tribus sauvages  
 A son nom seul sortant de leurs forêts.  
 L'arbre sacré sur ce concours immense  
 Forme un abri de rameaux toujours verts :  
 Les vents au loin porteront sa semence.  
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

L'Européen que frappent ces paroles,  
 Servit des rois, suivit des conquérants :  
 Un peuple esclave encensait ces idoles ;  
 Un peuple libre a des honneurs plus grands.  
 Hélas ! dit-il, et son œil sur les ondes  
 Semble chercher des bords lointains et chers.  
 Que la vertu rapproche les deux mondes !  
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

---

PSARA (1)

OU

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

*AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.*

Nous triomphons ! Allah ! gloire au Prophète !  
 Sur ce rocher plantons nos étendards.  
 Ses défenseurs, illustrant leur défaite,  
 En vain sur eux font crouler ses remparts.

---

(1) Cette chanson avait pour but, d'inspirer de l'indignation contre les cabinets de l'Europe, qui laissaient massacrer les chrétiens par les Turcs sans leur porter secours.

Nous triomphons, et le sabre terrible  
 Va de la Croix punir les attentats.  
 Exterminons une race invincible :  
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être  
 Qui vînt ici raconter tous tes maux ? (1)  
 Psara tremblante eût fléchi sous son maître.  
 Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?  
 Lorsque la peste en ton île rebelle  
 Sur tant de morts menaçait nos soldats, (2)  
 Tes fils mourants disaient : N'implorons qu'elle :  
 Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes,  
 Psara succombe, et voilà ses soutiens !  
 Dans le sérail comptez combien de têtes  
 Vont saluer les envoyés chrétiens.  
 Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes !  
 Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.  
 Le glaive après purifiera vos âmes :  
 Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :  
 Qu'un peuple libre apparaisse ! et soudain...  
 Paix ! ont crié d'une voix courroucée  
 Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.  
 Byron offrait un dangereux exemple :  
 On les a vus sourire à son trépas.  
 Du Christ lui-même allons souiller le temple :  
 Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :  
 Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.  
 Sur ses débris le vainqueur qui repose  
 Rêve le sang qu'il lui reste à verser.

---

(1) Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Scio.

(2) Le nombre des cadavres entassés dans Scio fit craindre aux chefs ottomans que la peste ne se mît dans leur armée, livrée au pillage.

Qu'un jour Stamboul (1) contemple avec ivresse  
 Les derniers Grecs suspendus à nos mâts !  
 Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :  
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.  
 Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.  
 La flotte hellène a surpris le rivage, (2)  
 Et de Psara tout le sang est payé.  
 Soyez unis, ô Grecs ! ou plus d'un traître  
 Dans le triomphe égarera vos pas.  
 Les nations vous pleureraient peut-être,  
 Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

---

## LE VOYAGE IMAGINAIRE

1824.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

L'automne accourt, et sur son aile humide  
 M'apporte encor de nouvelles douleurs.  
 Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,  
 De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.  
 Arrachez-moi des fanges de Lutèce ;  
 Sous un beau ciel mes yeux devraient s'ouvrir.  
 Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce :  
 C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère.  
 Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison.  
 Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;  
 Je visitai Socrate en sa prison.

---

(1) Nom que les Turcs donnent à Constantinople.

(2) Peu après la ruine de Psara, les Grecs firent une descente dans l'île, et une partie de la garnison turque fut égorgée.



De Phidias j'encensai les merveilles ;  
 De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.  
 J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles :  
 C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux ! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,  
 Ce beau soleil me réchauffe le cœur !  
 La liberté, que de loin je salue,  
 Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.  
 Partons ! partons ! la barque est préparée.  
 Mer, en ton sein garde-moi de périr ;  
 Laisse ma Muse aborder au Pirée :  
 C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux, le ciel de l'Italie ;  
 Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.  
 Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie ;  
 Vogue où là-bas renaît un jour si pur.  
 Quels sont ces flots ? quel est ce roc sauvage ?  
 Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?  
 La tyrannie expire sur la plage  
 C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,  
 Vierges d'Athènes ; encouragez ma voix.  
 Pour vos climats je quitte un ciel avare  
 Où le génie est l'esclave des rois.  
 Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;  
 Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,  
 Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :  
 Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

---

## LE GRENIER

AIR : *du Carnaval.*

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse  
 De la misère a subi les leçons.  
 J'avais vingt ans, une folle maîtresse,  
 De francs amis et l'amour des chansons.

Bravant le monde et les sots et les sages,  
Sans avenir, riche de mon printemps,  
Leste et joyeux, je montais six étages.  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.  
Là fut mon lit, bien chétif et bien dur ;  
Là fut ma table ; et je retrouve encore  
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.  
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,  
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps ;  
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici doit surtout apparaître,  
Vive, jolie, avec un frais chapeau,  
Déjà sa main à l'étroite fenêtre  
Suspend son châle en guise de rideau.  
Sa robe aussi va parer ma couchette ;  
Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.  
J'ai su depuis qui payait sa toilette.  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A table, un jour, jour de grande richesse,  
De mes amis les voix brillaient en chœur,  
Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :  
A Marengo, Bonaparte est vainqueur !  
Le canon gronde, un autre chant commence ;  
Nous célébrons tant de faits éclatants.  
Les rois jamais n'envahiront la France.  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit où ma raison s'enivre,  
Oh ! qu'ils sont loin, ces jours si regrettés !  
J'échangerais ce qui me reste à vivre  
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.  
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,  
Pour dépenser sa vie en peu d'instant,  
D'un long espoir pour la voir embellie,  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

## LA MÉTEMPSYCOSE

AIR : *du vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Grand partisan de la métempsycose,  
 En philosophe, hier, sur l'oreiller,  
 De mes penchans pour connaître la cause,  
 J'ai mis mon âme en train de babiller.  
 Elle m'a dit : Tu me dois un beau cierge,  
 Car sans mon souffle au néant tu restais ;  
 Mais jusqu'à toi je n'arrivai point vierge.  
 — Ah ! mon âme, je m'en doutais,  
 Je m'en doutais, je m'en doutais. } *(bis)*

Je m'en souviens, oui, dit-elle, humble lierre.  
 J'ai couronné jadis des fronts joyeux :  
 Puis, échauffant plus subtile matière,  
 Petit oiseau, je saluai les cieux.  
 Dans le bocage, auprès des pastourelles,  
 Je voltigeais, je sautais, je hantais ;  
 L'indépendance agrandissait mes ailes.  
 — Ah ! mon âme, je m'en doutais,  
 Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je fus Médor, des chiens le plus habile,  
 Qui, d'un aveugle unique et sûr appui,  
 Entre ses dents sut prendre une sébile,  
 Guider son maître et mendier pour lui.  
 Utile au pauvre, au riche sachant plaire,  
 Pour nourrir l'un, chez l'autre je quêtai.  
 J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.  
 — Ah ! mon âme, je m'en doutais,  
 Je m'en doutais, je m'en doutais.

Puis j'animais la beauté d'une fille.  
 Que j'étais bien dans ma douce prison  
 Mais de mon gîte on s'empare, on le pille :  
 Tous les Amours y mettent garnison.  
 En vrais soudards il y faisaient esclandre ;

Et jour et nuit, du coin que j'habitais,  
 A la maison je voyais le feu prendre.  
 — Ah ! mon âme, je m'en doutais,  
 Je m'en doutais, je m'en doutais.

Sur tes penchans que mon récit t'éclaire :  
 Mais, dit mon âme, apprends aussi de moi  
 Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire,  
 Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez toi.  
 Veilles, travaux, artifices de femme,  
 Pleurs, désespoir, et des maux que je tais,  
 Font qu'un poète est l'enfer pour une âme.  
 — Ah ! mon âme, je m'en doutais, } (bis)  
 Je m'en doutais, je m'en doutais.

## LES INFINIMENT PETITS

OU  
 LA CÉRONTOCRATIE.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

J'ai foi dans la sorcellerie.  
 Or un grand sorcier, l'autre soir,  
 M'a fait voir de notre patrie  
 Tout l'avenir dans un miroir :  
 Quelle image désespérante !  
 Je vois Paris et ses faubourgs  
 Nous sommes en dix-neuf cent trente,  
 Et les barbons règnent toujours.

Un peuple de nains nous remplace ;  
 Nos petits-fils sont si petits,  
 Qu'avec peine dans cette glace  
 Sous leurs toits je les vois blottis.  
 La France est l'ombre du fantôme  
 De la France de mes beaux jours.  
 Ce n'est qu'un tout petit royaume ;  
 Mais les barbons règnent toujours.

Combien d'imperceptibles êtres !  
 De petits jésuites bilieux !  
 De milliers d'autres petits prêtres  
 Qui portent de petits bons dieux !  
 Béni par eux, tout dégénère ;  
 Par eux la plus vieille des cours  
 N'est plus qu'un petit séminaire ;  
 Mais les barbons règnent toujours.

Tout est petit, palais, usines,  
 Sciences, commerce, beaux-arts.  
 De bonnes petites famines  
 Désolent de petits remparts.  
 Sur la frontière mal fermée  
 Marche, au bruit de petits tambours,  
 Une pauvre petite armée ;  
 Mais les barbons règnent toujours.

Enfin le miroir prophétique,  
 Complétant ce triste avenir,  
 Me montre un géant hérétique  
 Qu'un monde a peine à contenir.  
 Du peuple pygmée il s'approche,  
 Et, bravant de petits discours,  
 Met le royaume dans sa poche ;  
 Mais les barbons règnent toujours.

---

## LES DEUX GRENADIERS

AVRIL 1844.

AIR : *Guide mes pas, ô Providence.*

PREMIER GRENADIER.

A notre poste on nous oublie ;  
 Richard, minuit sonne au château.

## DEUXIÈME GRENADEUR.

Nous allons revoir l'Italie ;  
Demain, adieu Fontainebleau !

## PREMIER GRENADEUR.

Par le ciel ! que j'en remercie,  
L'île d'Elbe est un beau climat !

## DEUXIÈME GRENADEUR.

Fût-elle au fond de la Russie,  
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

## ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,  
Suivons un vieux soldat (*bis*).

## DEUXIÈME GRENADEUR.

Qu'elles sont promptes, les défaites !  
Où sont Moscou, Wilna, Berlin ?  
Je crois voir sur nos baïonnettes  
Luire encor les feux du Kremlin.  
Et, livré par quelques perfides,  
Paris coûte à peine un combat !  
Nos gibernes n'étaient pas vides.  
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

## PREMIER GRENADEUR

Chacun nous répète : Il abdique.  
Quel est ce mot ? apprends-le-moi.  
Rétablit-on la république ?

## DEUXIÈME GRENADEUR.

Non, puisqu'on nous ramène un roi.  
L'Empereur aurait cent couronnes,

Je concevrais qu'il les cédât :  
 Sa main en faisait des aumônes.  
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

## PREMIER GRENADIER.

Une lumière, à ces fenêtres,  
 Brille à peine dans le château.

## DEUXIÈME GRENADIER.

Les valets à nobles ancêtres  
 Ont fui, le nez dans leur manteau.  
 Tous dégalonnant leurs costumes,  
 Vont au nouveau chef de l'Etat  
 De l'aigle mort vendre les plumes.  
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

## PREMIER GRENADIER.

Des maréchaux, nos camarades,  
 Désertent aussi, gorgés d'or.

## DEUXIÈME GRENADIER.

Notre sang paya tous leurs grades ;  
 Heureux qu'il nous en reste encor !  
 Quoi ! la Gloire fut en personne  
 Leur marraine un jour de combat, (1)  
 Et le parrain, on l'abandonne !  
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

## PREMIER GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de services  
 J'allais demander du repos.

---

(1) On sait que les maréchaux de l'Empire portaient le nom des batailles où ils s'étaient signalés.

## DEUXIÈME GRENADEUR.

Moi, tout couvert de cicatrices,  
 Je voulais quitter les drapeaux.  
 Mais, quand la liqueur est tarie,  
 Briser le vase est d'un ingrat.  
 Adieu femme, enfants et patrie !  
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

## ENSEMBLE

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,  
 Suivons un vieux soldat (*bis*).

---

 LE PÉLERINAGE DE LISETTE

AIR : *Ba-ba-ba-balancez-vous donc.*

A Notre-Dame de Liesse  
 Allons, me dit Lisette un jour.  
 J'ai peu de foi, je le confesse ;  
 Mais Lise, malgré plus d'un tour,  
 Ferait tout croire à mon amour.  
 Ami, notre joyeux ménage  
 Scandalise le voisinage.  
 Prenons, dit-elle, prenons donc,  
 Pour aller en pèlerinage,  
 Prenons, dit-elle, prenons donc  
 Coquilles, rosaire et bourdon.

Dame Sorbonne, ajoute Lise,  
 Remonte sur ses grands chevaux.  
 Nos ducs vont bâiller à l'église,  
 Et nos philosophes nouveaux  
 Se sont fait tant soit peu dévôts.  
 Chaque siècle a son amulette :  
 Nous édifierons la *Gazette*.



Prenons, mon ami, prenons donc,  
 Pour qu'on dise sainte Lisette,  
 Prenons, mon ami, prenons donc  
 Coquilles, rosaire et bourdon.

Voilà les pèlerins en route :  
 A pied nous chantons en marchant ;  
 A chaque auberge, quoi qu'il coûte,  
 Nouveau repas et nouveau chant ;  
 Partout trinquant, partout couchant.  
 Le dieu, qui d'aï nous asperge,  
 Sourit sous des rideaux de serge.  
 Ma Lisette, prenions-nous donc,  
 Pour mener l'Amour à l'auberge,  
 Ma Lisette, prenions-nous donc  
 Coquilles, rosaire et bourdon ?

Au pied de la Vierge des vierges  
 A genoux enfin nous voilà.  
 Vient un diacre allumer nos cierges ;  
 Lise se dit : A Loyola  
 Je veux souffler cet abbé-là.  
 Je me fâche, et de ses poursuites  
 Lui montre, hélas ! les tristes suites.  
 Quoi ! volage, preniez-vous donc  
 Pour vous mettre à dos les jésuites,  
 Quoi ! volage, preniez-vous donc  
 Coquilles, rosaire et bourdon ?

Mais à souper, Lise l'attire,  
 Le fait boire, jurer, chanter.  
 De l'enfer il se prend à rire,  
 Du pape il ose plaisanter ;  
 Moi, je m'endors à l'écouter.  
 A mon réveil, Dieu ! le peindrai-je  
 Abjurant ses goûts de collègue ?...  
 Ah ! traîtresse, vous preniez donc,  
 Pour les plaisirs du sacrilège,  
 Ah ! traîtresse, vous preniez donc  
 Coquilles, rosaire et bourdon ?

Des beaux miracles de Liesse  
 Je garde un triste souvenir.  
 Notre abbé dit messe sur messe,  
 Et, Dieu l'aidant à parvenir,  
 Archevêque il veut nous bénir.  
 Sainte Lisette, par famine,  
 Quelque jour se fera béguine.  
 Prenez, grisettes, prenez donc  
 Des leçons de la pèlerine ;  
 Prenez, grisettes, prenez donc  
 Coquilles, rosaire et bourdon.

---

## LE DAUPHIN

CONTE

AIR : *du Carnaval*

Du bon vieux temps souffrez que je vous parle.  
 Jadis Richard, troubadour renommé,  
 Eut pour roi Jean, Louis, Philippe ou Charle,  
 Ne sais lequel ; mais il en fut aimé.  
 D'un gros dauphin on fêtait la naissance ;  
 Richard à Blois était depuis un jour.  
 Il apprit là le bonheur de la France.  
 Pour votre roi chantez, gai troubadour !  
 Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

La harpe en main, Richard vient sur la place.  
 Chacun lui dit : Chantez notre garçon.  
 Dévotement à la Vierge il rend grâce,  
 Puis au dauphin consacre une chanson.  
 On l'applaudit : l'auteur était en veine.  
 Mainte beauté le trouve fait au tour,  
 Disant tout bas : Il doit plaire à la reine.  
 Pour votre roi chantez, gai troubadour !  
 Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

Le chant fini, Richard court à l'église.  
 Qu'y va-t-il faire ? Il cherche un confesseur ;  
 Il en trouve un, gros moine à barbe grise,  
 Des mœurs du temps inflexible censeur.  
 Ah ! sauvez-moi des flammes éternelles !  
 Mon père, hélas ! c'est un vilain séjour  
 — Qu'avez-vous fait ? — J'ai trop aimé les belles.  
 Pour votre roi chantez, gai troubadour !  
 Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

Le grand malheur, mon père, c'est qu'on m'aime.  
 — Parlez, mon fils, expliquez-vous enfin.  
 — J'ai fait hélas ! narguant le diadème,  
 Un gros péché, car j'ai fait un dauphin.  
 D'abord le moine a la mine ébahie ;  
 Mais il reprend : Vous êtes bien en cour ?  
 Pourvoyez-nous d'une riche abbaye.  
 Pour votre roi chantez, gai troubadour !  
 Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

Le moine ajoute : Eût-on fait à la reine  
 Un prince ou deux, on peut être sauvé.  
 Parlez de nous à notre souveraine ;  
 Allez, mon fils, vous direz cinq *Ave*.  
 Richard absous, gagnant la capitale,  
 Au nouveau-né voit prodiguer l'amour.  
 Vive à jamais notre race royale !  
 Pour votre roi chantez, gai troubadour !  
 Chantez, chantez, jeune et gai troubadour !

---

## LES BOHÉMIENS

AIR : *Mon père m'a donné un mari.*

Sorciers, bateleurs ou filous,  
 Reste immonde  
 D'un ancien monde ;  
 Sorciers, bateleurs ou filous,  
 Gais bohémiens, d'où venez-vous ?

D'où nous venons, l'on n'en sait rien.  
 L'hirondelle,  
 D'où nous vient-elle ?  
 D'où nous venons, l'on n'en sait rien.  
 Où nous irons, le sait-on bien ?

Sans pays, sans prince et sans lois,  
 Notre vie  
 Doit faire envie ;  
 Sans pays, sans prince et sans lois,  
 L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons  
 Sans église  
 Qui nous baptise ;  
 Tous indépendants nous naissons  
 Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés  
 Dans ce monde  
 Où l'erreur abonde ;  
 Nos premiers pas sont dégagés  
 Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,  
 Tout grimoire  
 En peut faire accroire ;  
 Au peuple, en butte à nos larcins,  
 Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,  
 Notre bande  
 Gaîment demande ;  
 Trouvons-nous Plutus en chemin,  
 En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,  
 De la ville  
 Qu'on nous exile ;  
 Pauvres oiseaux que Dieu bénit,  
 Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, chaque nuit,  
 Nous attelle  
 Tous pêle-mêle ;  
 A tâtons l'Amour, chaque nuit,  
 Nous attelle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,  
 Philosophe  
 De mince étoffe ;  
 Ton œil ne peut se détacher  
 Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir, c'est avoir. Allons courir !  
 Vie errante  
 Est chose enivrante.

Voir, c'est avoir. Allons courir !  
 Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme, on crie en tout lieu,  
 Qu'il s'agite

Ou croupisse au gîte

Mais à l'homme on crie en tout lieu :  
 « Tu nais, bonjour ; tu meurs, adieu. »

Quand nous mourons, vieux ou bambin,  
 Homme ou femme,

A Dieu soit notre âme !

Quand nous mourons, vieux ou bambin,  
 On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,  
 De lois vaines,  
 De lourdes chaînes ;  
 Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,  
 Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais, croyez-en notre gaîté,  
 Noble ou prêtre,  
 Valet ou maître ;  
 Mais, croyez-en notre gaîté,  
 Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaîté,  
 Noble ou prêtre,  
 Valet ou maître ;  
 Oui, croyez-en notre gaîté,  
 Le bonheur, c'est la liberté.

---

## LES SOUVENIRS DU PEUPLE

AIR : *Passez votre chemin, beau sire.*

On parlera de sa gloire  
 Sous le chaume bien longtemps.  
 L'humble toit dans cinquante ans,  
 Ne connaîtra plus d'autre histoire.  
 Là viendront les villageois,  
 Dire alors à quelque vieille :  
 Par des récits d'autrefois,  
 Mère, abrégez notre veille.  
 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,  
 Le peuple encor le révère,  
 Oui, le révère.  
 Parlez-nous de lui, grand'mère ;  
 Parlez-nous de lui (*bis*).

Mes enfants, dans ce village,  
 Suivis de rois, il passa.  
 Voilà bien longtemps de ça :  
 Je venais d'entrer en ménage.  
 A pied grim pant le coteau  
 Où pour voir je m'étais mise,  
 Il avait petit chapeau  
 Avec redingote grise.  
 Près de lui je me troublai ;  
 Il me dit : Bonjour, ma chère,  
     Bonjour, ma chère.  
 — Il vous a parlé, grand'mère !  
     Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,  
 A Paris étant un jour,  
 Je le vis avec sa cour :  
 Il se rendait à Notre-Dame.  
 Tous les cœurs étaient contents ;  
 On admirait son cortège.  
 Chacun disait : Quel beau temps !  
 Le ciel toujours le protège.  
 Son sourire était bien doux,  
 D'un fils Dieu le rendait père,  
     Le rendait père.  
 — Quel beau jour pour vous, grand'mère !  
     Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne  
 Fut en proie aux étrangers,  
 Lui, bravant tous les dangers,  
 Semblait seul tenir la campagne.  
 Un soir, tout comme aujourd'hui,  
 J'entends frapper à la porte.  
 J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,  
 Suivi d'une faible escorte.  
 Il s'asseyait où me voilà,